

Prologue

Il est des événements notables dans la vie de tout être évolué qui a un peu vécu qui le marquent profondément. Certains durent quelques secondes, d'autres plusieurs années. Tous balisent sa vie de manière formelle, comme une borne au bord d'une route avec un « avant » et un « après ».

J'aime ces moments faits de rêve ou d'horreur qui font basculer la vie dans une direction nouvelle et inattendue.

Je vais tenter, maladroitement sans doute d'en raconter quelques uns.

Les récits qui vont suivre ne sont pas des contes fantastiques. Bien sûr les événements décrits ne sont pas fréquents. C'est tout leur intérêt. Ils ne sont pas impossibles. Certains d'ailleurs qui me concernent se sont réellement passés. Les autres ont bien failli.

L'enfant-oiseau

— Moi aussi, dis-je, quand j'étais petit je savais voler.
C'est ma mère adoptive qui m'avait appris.

Il faut dire qu'au tout début j'étais ce qu'ils appellent un « enfant sauvage ». J'entends au tout début de ma mémoire bien que, de cette période, je ne garde que quelques rares souvenirs, quelques flashs où je me vois mangeant des baies et des sauterelles ou courant à quatre pattes me réfugier dans des fourrés à la vue d'un renard ou d'un chien errant.

Un jour, j'étais au milieu d'un champ en face d'un serpent.

Je le regardais en riant. Lui me fixait et lentement, en ondulant il s'approchait. Je ne ressentais aucune peur, juste une grande curiosité.

C'est alors qu'Elle est arrivée.

C'était un oiseau immense. Son attaque fut fulgurante : d'un coup de bec sec et précis, elle lui brisa la nuque puis reprit son essor en emportant le reptile dans les nues.

Au fur et à mesure qu'elle s'éloignait, je prenais conscience d'avoir échappé à un danger mortel et longuement je suivis son vol dans le ciel.

Dans les jours qui suivirent je la revis plusieurs fois. Je me mettais à plat dos, caché dans les roseaux et j'observais le ciel. J'attendais immobile et le temps s'arrêtait. Des fois je m'endormais. Et le temps s'allongeait à l'infini. Et soudain elle surgissait brusquement de nulle part. En arrivant au-dessus de moi elle décrivait un grand cercle puis continuait sa course et disparaissait.

D'autre fois à quatre pattes recherchant ma pitance (A cette époque, je mangeais beaucoup d'herbes et me régalaï de coccinelles) je me retrouvais soudain dans l'ombre. Je relevais vite la tête et elle était à mon zénith. Je lui faisais des grands signes avec les bras. Souvent elle répondait d'un piaillement harmonieux.

Un autre jour, accroupi dans un buisson je mangeais des airelles. Je vis un loup à une centaine de mètres qui trottaï tranquillement dans ma direction. Mon cœur s'accéléra, mais je restai calme, fit volte-face pour retrouver la sécurité d'un taillis plus fourni : un autre loup s'approchait d'une autre direction. La panique me submergea instantanément, un froid terrible me pénétra jusqu'aux os. Pourtant, plus par instinct de survie que par volonté, je me forçais à bouger et continuais mon mouvement de rotation, pour chercher une issue.

Le troisième loup était là, tranquille assis sur son cul, il attendait ses compagnons pour porter l'hallali. Je compris que c'était la fin. Il n'y avait plus aucun espoir. Curieusement, la peur me quitta aussi rapidement qu'elle m'avait submergé, mon cœur s'apaisa et je me sentis devenir serene à l'approche de cette mort inéluctable.

Le deuxième fauve s'arrêta à quelques mètres. Tous trois nous regardions approcher le troisième et dernier loup – vu sa taille, ce devait être le chef – qui arrivait de plus loin sans accélérer son train de sénateur. Je me souviens d'une jubilation violente, scandée par son approche à me sentir encore en vie : le soleil sur ma peau, l'air dans mes poumons, le chant des grillons dans les oreilles. Il me fallait en profiter jusqu'au dernier instant.

Et puis tout se passa très vite. Une ombre amie qui nous enveloppe tous les quatre, un plongeon fulgurant venu du ciel, le chef des loups gisant la nuque brisée, les yeux écarquillés par l'incompréhension et moi dans les serres de l'oiseau, bras et jambes à la dérive regardant le sol s'éloigner sous un angle bizarre.

Le nid était immense, il devait bien faire cinq mètres de diamètre ; il était accroché sur le versant abrupt d'une très haute montagne. Elle fit un premier passage à dix mètres de haut, puis un second à cinq mètres et me laissa tomber. Je m'enfonçais sans heurt dans un épais matelas de branchages recouvert de mousse et de plumes. Au troisième passage elle se posa sur le nid.

Je suis bien, au chaud et en sécurité, entouré d'une boule de douceur.

Je me mis alors à pleurer violemment, d'autant plus surpris moi-même que je ne connaissais pas cette réaction étrange : lorsque j'étais seul dans les moments extrêmes de froid, de faim ou de peur, je ne m'étais jamais abandonné à cette étrange mascarade.

La crise dura longtemps, inextinguible. Et puis je m'endormis à l'abri sous son aile.

Je ne le savais pas encore, mais la période la plus heureuse de mon existence venait de commencer.

Lorsque je me réveillais l'oiselle était partie. Je regardais ma vallée perdue très bas dans les lointains inaccessibles. Le froid devenait plus vif. Je m'enfonçais dans les plumes du nid laissant juste la tête dépasser et attendis, confiant dans ma destinée.

L'attente ne fut pas longue et l'oiselle apparut avec un gloussement réconfortant juste au moment où mon estomac commençait à pousser quelques cris de protestation.

Hormis sa taille énorme, l'oiselle avait une autre particularité, singulière pour un volatile : elle avait sur le jabot trois paires de seins magnifiques qui pointaient hors des plumes.

Je m'accrochais avec délices à sa poitrine, suçant un sein et caressant les autres.

Le lait était succulent et légèrement pétillant, la vie était belle et je m'endormais.

La plénitude était si forte que souvent j'en vins à souhaiter que la mort m'emporte dans ces moments de tétée intense.

Cette période dura quelques mois. Mon temps s'étirait entre le sommeil, les câlins, les tétées et la contemplation des montagnes et des vallées lorsqu'elle était hors du nid.

Les saisons passèrent : l'automne avec ses couleurs rousses magnifiques, l'hiver, splendide symphonie de blanc et moi bien au chaud dans mon nid douillet admirant cet univers inhumain et glacé.

Et puis ce fut le printemps et les choses changèrent.

C'est normal, je grandissais.

J'avais appris à parler ou plutôt à communiquer avec ma mère adoptive.

Je l'appelais « Mayah » ; elle m'appelait « Gust »

Nous connaissions quelques phrases essentielles qui formaient la base de nos échanges :

« — J'ai faim

— J'ai froid

— Attends-moi, je reviens bientôt

— Je t'aime

— Ne t'approche pas du bord, tu risques de tomber

— Tu es belle

— Espèce de dégoûtant tu as encore fait tes besoins dans le nid

— Comme tu es douce ! »

Le vocabulaire restait limité, mais les variations possibles étaient infinies en modulant les intonations et en jouant sur les répétitions.

Avec le printemps, mon alimentation changea : Mayah me rapportait des papillons et m'allaitait de moins en moins. Je pense que c'est cela qui provoqua chez moi un changement rapide : je constatais que des plumes me poussaient par tout le corps. En quelques jours ma peau devint invisible couverte de duvet sauf sur l'extérieur des

jambes et des bras où de grandes plumes poussèrent. Question couleur, elles n'étaient pas terribles : je les trouvais trop ternes. Elles étaient brunes striées de noir. Je les aurais préférées rouge vif ou bleu ciel. Mayah les observait avec satisfaction. Un jour, elle poussa un nouveau cri. Je compris qu'il signifiait « L'heure approche ».

Je me précipitais tête première dans le nid.

Le lendemain alors qu'elle était à la chasse je passais toute la journée à m'entraîner à faire des vols planés.

Quand elle revint vers le soir, j'étais capable de faire deux fois le tour du nid à un mètre de hauteur, mais je faisais attention quand même à ne pas survoler le précipice.

Et puis ce fut le grand saut : ma mère m'accompagnait. Je pense qu'elle était encore plus fière que moi de me voir voler. La sensation de voler était si jubilatoire ! J'étais dans un état d'excitation extrême avec un sentiment de puissance et de liberté qui me gonflait d'allégresse. Cet état de grâce dura plusieurs jours. Je m'amusais à sauter tête première du faite d'un arbre redressant ma trajectoire au dernier moment, à voler en rase-mottes au-dessus d'une haie ou d'un ruisseau puis piquer vers le ciel en m'aidant des courants ascendants pour me cacher dans les nuages. Souvent, même en plein vol, je revenais vers ma mère adoptive quémander un papillon ou un peu de tendresse.

Le printemps explosait de couleurs et de saveurs et ma vie était fabuleuse.

Un jour un mâle arriva qui fit sa cour à Mayah.

Il était deux fois plus grand qu'elle. Moi à côté je paraissais minuscule. Au départ il essaya bien de me chasser mais Mayah à chaque fois s'interposait. Depuis, il m'ignorait, mais il était clair que ma présence dans le nid l'indisposait.

Un beau matin, je me réveillais au milieu de trois beaux œufs blancs tâchés de roux. J'étais jeune encore, je devais avoir six ou sept ans, mais je compris que l'heure était venue pour moi de quitter ce merveilleux nid.

J'enlaçais ma mère et l'embrassais sur les deux joues. Un à un je lui caressais les seins en signe d'adieu. C'était

un dernier signe de tendresse et d'amour. Une larme perla au bout de ses longs cils.

Je pris mon envol et partis sans me retourner. Je volais tout droit pendant six jours et cinq nuits sans m'arrêter. Je fis mon nid dans la plus haute fourche du plus grand chêne d'une forêt immense. Le pays était très différent, les montagnes moins hautes, le climat moins rude et surtout il n'y avait pas ici ces savoureux papillons que me donnait ma mère.

A l'automne, je perdis mes plumes. Sur le coup, je ne m'inquiétais pas trop en me disant que c'était la période de la mue et qu'il fallait que je fasse comme les canards à me cacher dans les roseaux en attendant que ça repousse.

Ca va bientôt faire trente ans et vous voyez j'attends toujours.

« Ça n'a jamais repoussé ? »

— Si l'année suivante : juste une aigrette au sommet du crâne. C'était plutôt gênant. Maintenant j'attends encore, mais j'y crois de moins en moins.

— Mais qu'est que c'était au juste comme oiseau ?

— Ais-je dit que c'était un oiseau ? En fait, en y réfléchissant mieux maintenant avec mes yeux d'adulte, j'en suis venu à douter.

D'abord à cause de sa taille : elle était vraiment immense, sans commune mesure avec celle des albatros ou des condors. Et puis vous imaginez que ça existe, vous, des oiseaux qui allaitent leurs petits ?

A ce moment l'aubergiste nous amena une quatrième chope de bière.

Nous restâmes recueillis un long moment à contempler la mousse ; moi, retourné par cette évocation encore si présente à mon esprit mais dont d'ordinaire je ne parlais guère, mes deux compères perdus dans leurs propres rêveries.

Enfin Martin rompit le silence en élevant sa chope à la hauteur de nos fronts.

— Buvons à la Vie, à ses mystères, ses aléas, ses vicissitudes et toutes les merveilles qui nous restent encore à découvrir...

Nous trinquâmes.

— Moi, reprit le troisième larron, je vais vous raconter comment, pendant sept ans, j'ai vécu avec un mériou.

La nuit ne faisait que commencer...

